



**HAL**  
open science

# Les amours de Beauvoir : une révolution sexuelle avant l'heure ?

Sylvie Chaperon

► **To cite this version:**

Sylvie Chaperon. Les amours de Beauvoir : une révolution sexuelle avant l'heure ?. Piette, Valérie; Beauthier, Régine. Les révolutions sexuelles au cours des 19e et 20e siècles, Université libre de Bruxelles, pp.201-238, 2009. hal-02091098

**HAL Id: hal-02091098**

**<https://hal.science/hal-02091098>**

Submitted on 5 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les amours de Beauvoir : une révolution sexuelle avant l'heure ? dans Barbara Truffin, Valérie Piette et Régine Beauthier (dir.), *Les révolutions sexuelles au cours des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 2009, 201-238

## Les amours de Beauvoir : une révolution sexuelle avant l'heure ?

Sylvie Chaperon

Faut-il écrire sur la vie sexuelle et amoureuse de Beauvoir ? La question mérite doublement d'être posée. La réception des œuvres de femmes est souvent problématique, les critiques s'en prennent non à leurs arguments mais, bien plus sournoisement, à leur vie privée, réelle ou supposée. Beauvoir n'a pas échappé à la règle : on sait quel déferlement de « chiennerie » a accueilli *Le deuxième sexe* en 1949<sup>1</sup>. Plus récemment la publication posthume des correspondances a suscité une attaque en règle des trios amoureux, d'autant plus dure que le couple avait longtemps représenté un modèle progressiste de vie privée pour des générations. Sans compter que le refus constant de la maternité par Beauvoir a parfois été pathologisé. Faut-il donc rouvrir le dossier au risque de glisser sur cette pente si volontiers empruntée par la critique ?

La deuxième raison qui invite à la prudence concerne les sources. Aucune femme ne nous a légué une telle profusion d'écrits sur son intimité : un nombre impressionnant de journaux intimes<sup>2</sup>, plusieurs correspondances amoureuses<sup>3</sup>, six volumes de Mémoires<sup>4</sup> et bon nombre d'essais ou de romans abordant les questions sexuelles et sentimentales. Le tout

---

<sup>1</sup> Chaperon Sylvie, "Haro sur le Deuxième sexe" dans Bard Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, pp.269-283. et Galster Ingrid (dir.) *Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004

<sup>2</sup> Simone de Beauvoir a tenu un journal plus ou moins régulièrement depuis 1925, pour le moment seules les années 1926-1930 et 1939-1941 ont été publiées : Beauvoir Simone de, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 2008 ; Beauvoir Simone de, *Diary of a Philosophy Student, volume 1926-27*. Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 2006 et Beauvoir Simone de, *Journal de guerre : septembre 1939-janvier 1941*, éd. présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>3</sup> Beauvoir Simone de, *Lettres à Sartre. 1930-1939 et Lettres à Sartre. 1940-1963*, éd. présentées, établies et annotées par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1990, Beauvoir Simone de, *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique, 1947-1964*, texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1997 et Beauvoir Simone de, *Correspondance croisée : 1937-1940 / Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost*, éd. établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 2004.

<sup>4</sup> Beauvoir Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 2007 [1958] ; Beauvoir Simone de, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1972 [1960], Beauvoir Simone de, *La force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, Beauvoir Simone de, *Tout compte fait*. Paris, Gallimard, 1972, Beauvoir Simone de, *Une mort très douce*. 1964, Paris, Gallimard, 1972 [1964], Beauvoir Simone de, *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre*. Paris, Gallimard, 1987 [1981].

s'échelonne sur plus d'un demi-siècle. Rares sont les fonds qui peuvent rivaliser avec une telle prodigalité. La tentation est trop belle pour l'historien de la vie privée qui ne dispose que très exceptionnellement d'une telle manne. Cette masse d'écrits sur l'intime alimente une littérature biographique et anecdotique assez répétitive, plus ou moins romancée ou d'interprétation psychanalytique. Mais on compte aussi quelques démonstrations intéressantes, surtout produites par des littéraires, par exemple tout dernièrement l'essai de Danièle Sallenave se penchant sur les stratégies mémorialistes de Beauvoir<sup>5</sup>.

Les écrits de Beauvoir, comme toute source, ne doivent pas être pris au pied de la lettre ; ils ont été produits, puis donnés à lire ou non, publiés ou non, dans des contextes et pour des lectorats bien précis. Ils nous renseignent autant si ce n'est plus sur ce que Beauvoir voulait que le ou les lecteurs lisent plutôt que sur ce qu'elle avait vraiment vécu ou ressenti. Malgré le souci d'authenticité qui guidait les pratiques existentialistes du couple et de ses satellites, l'écriture privée de Beauvoir ne l'était en fait pas : comme Sartre elle faisait circuler et lire ses carnets intimes et ses lettres, écrites ou reçues par elle. La publication des journaux intimes ou des correspondances en volume, par les soins de Beauvoir ou de Sartre de leur vivant ou de leurs légataires après leur mort (respectivement Sylvie Le Bon de Beauvoir et Arlette Elkaïm-Sartre), s'accompagne de réécriture, d'omissions, voire de coupes. Les fonds déposés à la Bibliothèque nationale peuvent compenser ces remaniements, mais rien n'empêche les légataires de garder par devers elles ce qu'elles jugent bon.

Au total deux biais majeurs doivent être gardés en mémoire. D'une part ces sources privilégient la vie hétérosexuelle de Beauvoir : on ne connaît ses expériences homosexuelles qu'au travers de ce qu'elle veut bien en raconter à ses amants puisque ses correspondances avec ses amantes restent encore inédites<sup>6</sup>. D'autre part, ces sources se concentrent essentiellement sur les années 1920, 1930 et 1940, aux dépens des années suivantes. Les correspondances de Beauvoir avec Claude Lanzmann ou avec Sylvie Le Bon restent par exemple inaccessibles. Or ces décennies sont cruciales pour le sujet qui nous intéresse car Beauvoir y révise de fond en comble sa morale sexuelle. En 1976, elle répondait à Alice Schwarzer qui l'interrogeait sur ce qu'elle aimerait rajouter à ses mémoires : « Oui, je ferais un bilan très franc de ma sexualité. Mais alors, vraiment sincère, et cela d'un point de vue féministe. Aujourd'hui j'aimerais dire aux femmes comment j'ai vécu ma sexualité, parce que

---

<sup>5</sup> Sallenave Danièle, *Castor de guerre*, Paris, Gallimard, 2008, voir aussi Hawthorne Melanie C, *Contingent Loves: Simone de Beauvoir and Sexuality*, Charlottesville, University Press of Virginia, 2000.

<sup>6</sup> Rowley Hazel mentionne les belles lettres que Beauvoir a écrites à Olga Kosakiewicz et qui sont dans le fonds privé de Sylvie Le Bon de Beauvoir. Rowley Hazel, *Tête-à-tête. Beauvoir et Sartre: un pacte d'amour*, Paris, Bernard Grasset, 2006

ce n'est pas une question individuelle, mais politique. A l'époque je ne l'ai pas fait parce que je n'avais pas compris la dimension et l'importance de cette question, ni la nécessité de la franchise individuelle<sup>7</sup> ». Autant dire que les écrits de Beauvoir dont nous disposons pour l'essentiel parlent d'un temps où la sexualité n'était pas politique à ses yeux, c'est-à-dire non encore dénaturalisée, déconstruite, en particulier pour ce qui concerne les enjeux du genre.

Etant donné la masse documentaire en jeu et son caractère incomplet, la présente enquête ne pourra qu'être partielle et toute provisoire. Elle portera surtout sur les années vingt et s'efforcera de montrer la rupture opérée par Beauvoir avec la morale sexuelle de son temps et de son milieu. *Les Cahiers de jeunesse (1926-1930)* fournissent un matériau précieux, d'autant que pour leur majorité ils sont écrits avant la rencontre de Sartre et, semble-t-il, non donnés à lire à quiconque. Ils témoignent plus des préoccupations de la diariste que de son vécu quotidien ce qui la surprend parfois d'ailleurs, ainsi ce 19 août 1926 (elle a 18 ans) : « Je relis ces pages et m'étonne d'y trouver une image de moi si différente de moi-même. C'est que volontairement la partie la plus vivace de mon âme y reste dans l'ombre ; à quoi bon écrire ce qu'on sent si intensément<sup>8</sup> ». Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* et *La force de l'âge* ont par contraste un contenu beaucoup plus informatif mais, obéissant à une construction rétrospective, elles accélèrent et radicalisent les étapes de sa maturation. Au terme des années 1920, Simone de Beauvoir en a fini avec le catholicisme mais pas avec Dieu, elle ne croit plus au mariage mais toujours au grand amour.

A cet âge où la plupart des jeunes filles de son milieu ne songe qu'à se marier et à fonder leur foyer, Simone étudie d'arrache-pied. Depuis le déclin des affaires de son père, elle sait que son mariage peut être compromis puisqu'elle ne disposera pas de dot. Ce déclin familial lui ouvre la porte de sa réalisation personnelle. « Vous mes petites, vous ne vous mariez pas, il faudra travailler » répète Georges à ses filles<sup>9</sup>. C'est pour lui un échec cuisant, un déclassement social amer que les diplômés de sa fille aînée ne peuvent compenser, pire : il la voit se transformer en un de ces bas bleus qu'il exécra. Un mince espoir de mariage est complaisamment entretenu avec son cousin Jacques Champigneulle, héritier d'une prospère fabrique de vitrail qui se pique d'avant-gardisme. Entre son baccalauréat (elle date sa « naissance » de 1925) et son agrégation (1929), Simone passe donc quatre années très formatrices mais difficiles ; elle travaille sur plusieurs certificats et licences, elle cumule les

---

<sup>7</sup> Schwarzer Alice, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, Paris, Mercure de France, 2008, p.84.

<sup>8</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, p.66.

<sup>9</sup> Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p.231-232.

cours de l'Institut catholique et de l'Institut Sainte Marie de Neuilly, puis de la Sorbonne et de l'Ecole normale supérieure, partout elle est reçue brillamment et avec une grande aisance. Elle prend conscience de son « génie », de l'œuvre qu'elle porte en elle et adopte peu à peu l'identité d'intellectuelle. Elle se sent donc en exil de son propre milieu. A l'encontre des normes bourgeoises de la domesticité elle va devoir travailler et gagner sa vie ; à l'encontre du catholicisme traditionnel, elle va enseigner dans les établissements publics et laïques de la IIIe République et elle n'est plus soutenue par la foi. Elle forge ses propres valeurs et ses propres objectifs à contre-courant des « barbares ». L'expression, empruntée à Barrès, désigne dans son journal tous les bien-pensants qui vivent selon les conventions de leur milieu. Ce grand écart qui l'arrache à son enfance, à sa famille et à son destin de jeune fille rangée est exaltant mais aussi douloureux. Aux côtés de toutes les découvertes passionnantes qu'elle accumule avec appétit durant ces années de formation (littérature, écriture, philosophie, théâtre, peinture, amitiés très nombreuses), l'amour tient une place de tout premier choix.

### **Le poids de la double morale**

Pendant les années d'enfance et de formation de la jeune Simone, la double morale pèse de tout son poids. Sous des modalités diverses, elle règne dans tous les milieux sociaux, sauf quand les deux époux sont également croyants et tentent en cœur de vivre l'austère morale catholique. Elle autorise aux hommes une grande latitude sexuelle et divise les femmes en deux catégories : les femmes bien qu'il convient de respecter voire d'épouser et les femmes de « petite vie », de statut social inférieur, pour la bagatelle. Cette morale franchement asymétrique permet des stratégies d'attente pour les jeunes gens soumis aux mariages arrangés qui dominent encore chez les possédants. Cette double morale héritée du XIXe siècle se voit cependant concurrencée par une autre tendance sociale qui érotise le couple conjugal, ce qui à terme suppose davantage d'égalité et de liberté sexuelle pour les deux sexes et par rapport à leur famille<sup>10</sup>. Ces évolutions complexes se déroulent en France dans une entre deux guerres très marquée par le malthusianisme. Si les hommes limitent de plus en plus leur descendance légitime, ils laissent volontiers leurs amantes, courtisanes et autres femmes faciles le soin de se « débrouiller ». Les avortements connaissent une hausse continue sous la Troisième République. Par nature faiblement documentés, ils se laissent

---

<sup>10</sup> Voir sur ces dynamiques Casta-Rosaz Fabienne, *Histoire du flirt. Les jeux de l'innocence et de la perversité* Paris, Grasset, 2000 et Rebreyend Anne-Claire, *Intimités amoureuses, France 1920-1975*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2009.

difficilement quantifier. Les démographes, se fondant sur une hypothèse basse du taux de décès par suite d'interruption de grossesse, estiment le nombre annuel d'avortements à 60 000 en 1914. Anne-Marie Sohn pense raisonnable d'envisager au moins un doublement dans l'entre-deux-guerres, soit un total peut-être sous-estimé de 120 000 avortements annuels dans les années 1930<sup>11</sup>. Un tiers d'entre eux concernent des femmes mariées. Voilà, grossièrement campé, le paysage sexuel dans lequel grandit la jeune Simone de Beauvoir.

Chez les Beauvoir un assez classique partage a lieu entre Georges, ostensiblement athée, et Françoise, profondément religieuse qui transmet sa foi à ses filles. « La femme en tant que mère, lui était sacrée, il exigeait des épouses la fidélité, des jeunes filles l'innocence, mais consentait aux hommes de grandes libertés, ce qui l'amenait à considérer avec indulgence les femmes qu'on dit légères » écrit Simone de Beauvoir de son père<sup>12</sup>. Georges de Beauvoir a eu de nombreuses aventures avant de se marier, il gardait même dans son bureau la photographie de sa brillante et jolie dernière maîtresse. Bien que n'ayant que des filles, le couple ne tentera pas de troisième grossesse, sans doute du fait de la situation financière mal assurée du ménage. Après quelques années conjugales heureuses, il se détourne de sa femme et fréquente les prostituées du café de Versailles ou du Sphinx<sup>13</sup>. Adolescente, Simone se révolte contre ce « deux poids deux mesures » : « Je m'entêtais donc, en dépit de l'opinion publique, à exiger des deux sexes une identique chasteté »<sup>14</sup>. En réalité, une partie de l'opinion publique professe ce même credo. Depuis la fin du XIXe siècle, le mouvement pour la pureté sociale lutte contre les fléaux de la prostitution, de la syphilis et de l'amoralité en revalorisant la chasteté pour les hommes comme pour les femmes. Il mobilise des féministes, des moralistes, des hygiénistes et une petite partie du corps médical et réclame la généralisation d'une éducation sexuelle essentiellement conçue comme une éducation au mariage et à la maternité<sup>15</sup>. Important dans les pays protestants, ce mouvement n'a alors que peu d'influence en France où la culture catholique freine la progression de l'idéal charnel au sein du couple tandis que la culture laïque se méfie de la chasteté, trop associée au clergé<sup>16</sup>. Rien n'indique que Simone de Beauvoir l'ait jamais croisé.

---

<sup>11</sup> Anne-Marie Sohn, *Chrysalides, femmes dans la vie privée (XIXe-XXe Siècle)*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1996, pp.828-829, voir aussi Le Naour Jean-Yves et Valenti Catherine, *Histoire de l'avortement (XIXe-XXe siècle)*, Paris, Seuil, 2003.

<sup>12</sup> Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p.50.

<sup>13</sup> Beauvoir, *Une mort très douce*, p. 51.

<sup>14</sup> Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p.219.

<sup>15</sup> Käppeli Anne-Marie, *Sublime croisade. Ethique et politique du féminisme protestant 1875-1920*, Genève, Zoé, 1990.

<sup>16</sup> Chaperon Sylvie, *Les origines de la sexologie 1850-1900*, Paris, Louis Audibert, 2007.

Après son bachot, le monde s'ouvre pour la jeune Beauvoir, son cercle d'amis s'élargit et se diversifie. Très logiquement elle fréquente d'abord des jeunes partageant sa culture catholique. Elle participe à une des nombreuses initiatives du mouvement social catholique alors en plein essor : les Equipes sociales fondées par Robert Garric pour faire fraterniser bourgeoisie et classe ouvrière<sup>17</sup>. A la Sorbonne, elle fréquente les « talas », ces étudiants qui *vont-à-la messe* tels Maurice Merleau-Ponty (Jean Pradelle dans les mémoires), Pontremoli ou Maurice de Gandillac (Pierre Clairaut); elle rencontre également de jeunes collaborateurs de la revue *Esprit*. Tous ces jeunes gens et jeunes filles sont confrontés à la morale sexuelle catholique qui ne tolère l'amour physique que très tempéré, contrôlé et sanctifié par un but élevé : famille, enfant, foi commune. Cet idéal ascétique entre en contradiction avec l'hédonisme ambiant des années 1920 et provoque bien des souffrances intimes. Maurice Merleau-Ponty et Elisabeth Lacoïn, tous deux épris l'un de l'autre et très croyants craignent de faire de la peine à leurs parents ; ils repoussent leur engagement. Magdeleine Blomart, la jeune responsable des Equipes sociales de Belleville, croyante mais peu faite pour la mortification, renonce à son pieux fiancé parce qu'il s'effrayait de l'intensité de ses élans<sup>18</sup>. Gandillac avoue à la jeune Simone une histoire très similaire, lui aussi a eu une fiancée passionnée à qui il a voulu imposer de chastes baisers en attendant le mariage : elle l'a quitté<sup>19</sup>. Est-ce un hasard si ces deux derniers exemples mettent en scène des jeunes gens apeurés par les initiatives de leur fiancée ? Ils illustrent en tout cas les progrès de la liberté amoureuse et sexuelle des femmes qui choisissent leurs fiancés et rompent d'elles-mêmes en cas de désaccord, notamment physique.

Ces dilemmes moraux ne constituent pas des traces archaïques d'un autre âge, ils tourmenteront l'adolescence, voire la vie entière, de quantité de croyants élevés traditionnellement jusque dans les années 1950. Les études de Martine Sevegrand ainsi que nombre de témoignages biographiques le montrent bien<sup>20</sup>. Grâce à son tempérament avide de toutes les expériences et grâce à son rejet argumenté de la morale catholique Simone de Beauvoir échappe à ce chausse-trappe. Dans ses *Cahiers*, elle s'attarde sur cet ascétisme chrétien ennemi de la chair et trouve étrange « la mise en problème de telles questions : que doit-on et que peut-on s'accorder ? Est-ce que toute caresse n'est pas seulement

---

<sup>17</sup> *Vie sociale*, n°6, 1997, Robert Garric et son milieu intellectuel entre les deux guerres.

<sup>18</sup> Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p.306-307.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.408.

<sup>20</sup> Sevegrand Martine, *Les enfants du bon Dieu : les catholiques français et la procréation au XXe siècle*, Paris, A. Michel, 1995, Sevegrand Martine (dir.) *L'amour en toutes lettres. Questions à l'abbé Viollet sur la sexualité (1924-1943)*. Paris, Albin Michel, 1996 et Sohn Anne-Marie, "Les catholiques français entre abstinence et "apaisement de la concupiscence"" dans Eder Franz X, et al. (dir.), *Sexual Cultures in Europe. Themes in Sexuality*, Manchester, Manchester University Press, 1996, pp.233-254.

l'épanouissement imprévu d'un mouvement de l'âme à qui manque les mots ? une harmonie la commande et la justifie du même coup. Mais ces calculs, ces discussions, que ce doit être pénible<sup>21</sup> ».

Peu à peu, ce sont les « patalas », les étudiants laïques, libres-penseurs et anti-conformistes qui vont l'attirer, ils professent la haine de la bourgeoisie traditionnelle et c'est ce qu'elle veut désormais entendre. Elle rencontre René Maheu (Herbaud), qui assiste aux cours de Léon Brunschvicg à la Sorbonne : « il me plaît beaucoup ; il est blagueur à froid, je m'en-fichiste, jeune, amoral et me semble t-il merveilleusement indépendant, par sécheresse de cœur sans doute ; il ne dit jamais « chez moi » mais « chez ma femme », il m'amuse<sup>22</sup> ». Par son intermédiaire, elle fait la connaissance des autres « petits camarades » comme s'appellent entre eux Jean-Paul Sartre et Paul Nizan. Ils prépareront ensemble l'oral de l'agrégation. Ces jeunes gens s'octroient une plus grande liberté sexuelle. Maheu, bien que marié (pour 800 000 francs de dot croit-elle savoir<sup>23</sup>), flirte ouvertement avec Simone. Pierre Guille, un ami de Sartre, semble avoir une liaison avec « cette dame », Mme Morel, la mère de son « tapir ». La vie amoureuse de Sartre est déjà bien remplie : il a perdu son pucelage dans les bras d'une femme de 30 ans qu'il n'a ensuite jamais revue ; avec ses camarades d'Henri-IV, il fréquentait des filles du quartier Saint-Michel. D'origine modeste, -l'une est la fille du concierge du lycée- ; elles se font offrir de menus cadeaux : restaurant, cinéma, elles espèrent peut-être une ascension sociale par le mariage, elles n'ont en tout cas pas les mêmes définitions du licite et de l'illicite que la bourgeoisie et ne monnaient pas beaucoup leur vertu. Leurs partenaires éphémères les méprisent puisqu'elles couchent facilement<sup>24</sup>. Sartre s'est mis ensuite à fréquenter plus sérieusement une jeune femme de la bonne société lyonnaise, Germaine Marron. Sa mère et son beau père ont même fait les démarches officielles pour leurs fiançailles. Mais dans le même temps, il a une liaison orageuse avec une jeune femme, Simone Jollivet (dite Toulouse) courtisane à ses heures dans une maison de tolérance huppée de Toulouse. Dans la description très littéraire qu'elle fait de « Camille », Simone de Beauvoir note assez négligemment qu'elle a été abusée pendant son enfance : « Tout enfant, elle avait été patiemment dépucelée par un ami de la famille »<sup>25</sup>. Le cousin Jacques connaît lui aussi les expériences pré-nuptiales typiques de la double morale. Dans le Stryx (un bar), Simone rencontre un soir Magda, une jeune fille très belle avec laquelle il a eu

---

<sup>21</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, p.643.

<sup>22</sup> Ibid., p.594 : 21 mai 1929.

<sup>23</sup> Ibid., p.616.

<sup>24</sup> Beauvoir, *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, p.421

<sup>25</sup> Beauvoir, *La force de l'âge*, p.79. Il est assez difficile de démêler le vrai du faux sur Simone Jollivet qui bâtit elle-même sa légende.



une liaison avant de la quitter sans explication. « On n'a même pas duré deux ans ensemble. Ah ! je ne suis pas vernie ! le chameau ! » lui confie t-elle<sup>26</sup>. A peine revenu de son service militaire, il épousera une jeune femme d'une grande famille, pourvue d'une dot considérable.

Ainsi, les filles faciles ont remplacé les grisettes, lorettes et autres cocodettes du XIXe siècle dans le Paris des années 1920. Il s'agit d'une population féminine populaire et aventurière, parfois flétrie dès l'enfance, prête aux amants d'un soir, aux amours ancillaires, voire à la prostitution plus ou moins occasionnelle dans les nombreuses maisons de rendez-vous ou les rues de la capitale. Etre fille facile n'est pas sans risque. Un soir, dégoûtée de tout et s'ennuyant trop, Simone écrit : « Si j'étais jeune homme, je ferais la noce »<sup>27</sup>. Elle le fera. Après les avoir découvert aux côtés de Jacques, Simone sort seule ou avec sa sœur dans des bars, des dancings ou des fêtes foraines en mimant maladroitement les filles affranchies. Plus d'une fois l'aventure a failli mal tourner, un garçon qui lui a payé quelques attractions ne veut pas la laisser partir, répétant sur tous les tons : « je n'ai pas mon dû ! »<sup>28</sup>.

Le couple formé par Paul et Henriette Nizan représente davantage le mouvement d'érotisation du mariage qui prend de l'ampleur dans la bourgeoisie. Dans ses *Libres mémoires* Henriette Nizan affirme qu'ils formaient un duo très amoureux et très accordé sexuellement ce qui aurait choqué Simone de Beauvoir<sup>29</sup>. Sartre n'a en tout cas pas le même idéal conjugal. Quand Nizan s'était marié, il s'était senti trahi « Je faisais du célibat un principe moral, une règle de vie ; donc il ne pouvait en être autrement pour Nizan.<sup>30</sup> »

Malgré leur morale inégale, leur légèreté de cœur et de mœurs qui la déroutent, Simone tombe amoureuse de ces étudiants qui la fascinent. Eux-mêmes la traitent avec les égards qui conviennent aux jeunes filles de bonne famille. Ils la fréquentent, l'invitent, ont quelques gestes tendres, bref ils la courtisent mais ne compromettent pas sa réputation. Sartre et Maheu vont plus loin après l'agrégation quand ils la rejoignent l'un après l'autre à la Grillère, domaine familial de ses vacances. Maheu et elle louent deux chambres dans un petit hôtel près de la Vezère, bien qu'un soir elle soit saoule, il ne tentera rien. Mais l'honneur de Simone -et des Beauvoir par contrecoup- est atteint : elle a batifolé dans les près avec Sartre, découché avec Maheu, le tout au vu et au su des villageois. Le risque est calculé : Simone a été reçue à l'agrégation, le mariage n'est plus nécessaire à son avenir. Son père intervient cependant, il va dans les champs sermonner le couple, parle d'honneur et de compromission.

---

<sup>26</sup> Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, p.416., elle reprend mot pour mot ses *Cahiers de jeunesse*, p. 633.

<sup>27</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, 24 novembre 1926.

<sup>28</sup> Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, pp.354-358.

<sup>29</sup> Nizan Henriette et Jaubert Marie-José, *Libres mémoires*. Paris, Robert Laffont, 1989, p.142.

<sup>30</sup> Préface à la réédition de Nizan Paul, *Aden Arabie*. Paris, F. Maspero, 1960 [1931], p.26.

Sartre promet de partir. En fait, ils changeront seulement de pré. C'est à peine si Simone évoque la scène dans ses *Cahiers* avec beaucoup de désinvolture<sup>31</sup>.

Le flirt et le choix amoureux autonome progressent donc dans tous les milieux mais ils se heurtent encore fortement à la tyrannie bourgeoise des mariages arrangés. Le cousin Jacques a envisagé d'épouser Simone semble-t-il, mais sa mère, veuve, préfère lui assurer une solide dot et pense que les mariages entre cousins sont maudits. Les parents de Germaine Marron, la fiancée de Sartre, ont fait surveiller ce dernier par un détective privé et ont rompu les fiançailles de leur fille<sup>32</sup>. Le cas le plus tragique est celui d'Elisabeth Lacoïn, harassée d'obligations ménagères ; régulièrement occupée par mille mondanités ; sommée de fuir Simone et son influence désastreuse ; obligée d'aller aux « entrevues » que sa mère organise avec les prétendants qu'elle lui choisit. Amoureuse de Maurice Merleau-Ponty, elle en fait le demi-aveu à ses parents qui lui interdisent bien vite de le revoir. Ils avaient engagé un détective privé qui a découvert le passé de sa famille : Maurice est un « bâtard », un enfant naturel que sa mère a eu avec un professeur d'université à La Rochelle<sup>33</sup>. Incarnation de la « faute » de sa mère, il ne saurait représenter un bon parti. Une encéphalite infectieuse emportera Zaza en quelques jours.

### **Une oie blanche**

La jeune Simone, tout comme Hélène sa sœur cadette, ont connu une éducation très traditionnelle et rigide, prise en main par leur mère. Toute leur scolarité se déroule dans une institution privée catholique très respectable, le cours Désir, leur mère surveille de très près leurs fréquentations, leurs lectures, leurs correspondances qu'elle lit jusqu'à leurs 18 ans révolus. Elle ne donne aucune information sur la puberté, encore moins d'éducation sexuelle : elles tiennent les choses du corps en mépris. L'ignorance est une vertu dans l'éducation catholique, elle est le garant de l'innocence<sup>34</sup>. Comme beaucoup de ses contemporaines, Simone n'a pas été informée de la prochaine arrivée du sang. Ce n'est qu'après coup que sa mère lui donne, très allusivement, quelques explications. Le soir la jeune Simone est mortifiée

---

<sup>31</sup> Elle la raconte en revanche dans Beauvoir, *La force de l'âge*, p.18.

<sup>32</sup> Cohen-Solal Annie, *Sartre, 1905-1980*, Gallimard, 1999, p.149.

<sup>33</sup> Bair Deidre, *Simone de Beauvoir*. Paris, Fayard, 1991 p. 175 et Rowley, *Tête-à-tête. Beauvoir et Sartre: un pacte d'amour*, pp.54-55 qui cite une lettre de Merleau-Ponty à Beauvoir (fonds privé Sylvie Le Bon de Beauvoir)

<sup>34</sup> Voir sur ce point Houbre Gabrielle, "Demoiselles catholiques et *misses* protestantes: deux modèles éducatifs antagonistes au XIXe siècle," *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, vol.146, 2000, pp.49-68 et Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser à l'alcove. La sexualité des français au quotidien (1850-1950)*. Paris, Aubier, 1996, chapitre « Education et apprentissages ».

de comprendre par quelques sourires entendus que son père a été mis au courant de ces secrets de femmes. Simone grandit donc en oie blanche, glanant des renseignements auprès de sa grande cousine Madeleine (dont les connaissances sont bien limitées) puis surtout de Stépha Avdicovitch une jeune ukrainienne beaucoup plus délurée qu'elle, embauchée comme gouvernante des derniers enfants de la famille Lacoïn à l'été 1928.

De fait, les pages de son journal intime sont étonnamment vierges de tout propos sur la sexualité et le corps sexué d'une manière général est peu présent, elle ne dit mot sur ses formes, ses seins, ses hanches, ses règles. D'aucuns ont cru lire entre les lignes le témoignage d'expériences auto érotiques. Le 26 mars 1927, elle note «Je deviens terriblement gourmande : le plaisir tout matériel d'un bon goûter se rattache à celui que j'éprouve dans mon lit le soir, cela personne ne peut me l'ôter<sup>35</sup> ». Mais une telle lecture supposerait une attitude complètement décomplexée qui ne s'accorde pas au personnage qu'est alors Simone de Beauvoir. Le contexte indique qu'elle se réfère alors aux plaisirs de la vie étudiante : flâneries dans Paris, goûter avec des amies, travaux de lecture et d'écriture qu'elle effectue souvent dans son lit. A contrario, on ne peut pas non plus attribuer cette absence de sexualité dans son journal à un tempérament froid. Simone de Beauvoir est manifestement dotée d'une grande sensualité qui transparaît dans de nombreux passages, par exemple celui-ci : « J'ai senti par de grands soleils des désirs de me promener en robe de mousseline tout humide de ma sueur, de m'étendre dans l'herbe sans pensée, de me réfugier dans cette volupté physique, dans mon corps qui n'a besoin de s'appuyer sur personne<sup>36</sup> ». Après que sa liaison avec Sartre ait commencé, elle reviendra rétrospectivement sur le « langage du corps » : il s'est imposé à elle sous forme de « vagues et brûlants désirs » vers ses 13-14 ans, puis très rarement ensuite. Elle veut « consentir » et non subir, justifier cet appel de la chair par l'amour, le dialogue des corps, elle se méfie de la servitude, voire de l'esclavage qu'il peut amener<sup>37</sup>.

Si la sexualité tient si peu de place, c'est que l'amour (et significativement amour et amitié sont assez synonymes pour la jeune Beauvoir) l'occupe toute. Et en amour comme pour toute le reste Simone de Beauvoir est une passionnée qui recherche l'absolu. Le maelström de sentiments qu'elle éprouve envers Jacques ne cesse de la tourmenter pendant toutes ces années. Son cœur bat la chamade quand elle aperçoit son auto rouge ; elle tréaille en évoquant sa présence ; des torrents de larmes la submergent régulièrement ; elle lui écrit

---

<sup>35</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, p.294. Danièle Sallenave fait remarquer qu'une scène de masturbation féminine est aussi racontée dans un des récits de *Quand prime le spirituel*, Sallenave, *Castor de guerre*, p. 100.

<sup>36</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, 29 avril 2007, p.317.

<sup>37</sup> Ibid., pp.794-795, 8 octobre 1929.

mille lettres qu'elle ne lui envoie pas ; elle ressasse les quelques maigres mots et gestes d'affection qu'il lui manifeste; elle ressent avec exaltation la certitude de l'aimer et essaye de se contenter de ce qu'il peut lui offrir. Pendant son absence de 18 mois (il est parti faire son service militaire en Algérie), elle ne cesse de lui écrire dans son journal. Le comportement du jeune homme est bien peu empressé à son égard, même s'il l'apprécie et lui fait découvrir le Paris des noctambules, la littérature, l'art et la musique contemporains. Aussi malgré tous ses efforts, -et ils sont grands !- elle ne parvient jamais à se bercer totalement d'illusions et l'asymétrie de leurs sentiments la blesse régulièrement et douloureusement. Alors elle se raidit, se tourne vers les lectures et affirme son indépendance et ses projets d'œuvres personnelles. Tous ces affres sentimentaux qui la torturent, elle les explore minutieusement, les revit indéfiniment, s'attache à les ressentir par toutes ses fibres et à les écrire avec nuances.

La profondeur de cet amour pour Jacques ne laisse pas de surprendre la lectrice de ces confessions intimes. Non qu'il aurait démérité, il choisira certes le conformisme du mariage bourgeois, mais c'est cependant lui qui a révélé à sa cousine la richesse culturelle des années vingt : livres innombrables, théâtre et cinéma d'avant-garde, bars de la rive gauche. Ce qui surprend, c'est que malgré l'évidente non réciprocité de sa passion elle s'y adonne si longtemps, si opiniâtement, avec de si rares moments de lucidité<sup>38</sup>. Ce n'est qu'en apprenant, par une tierce personne, son futur mariage, qu'elle renonce à son bel amour inventé. « Comment comprendre cette chimérique romance ? » s'interroge Sylvie Le Bon de Beauvoir qui a édité et présenté ces *cahiers*. Et d'avancer l'hypothèse qu'elle explore ainsi virtuellement la condition de la femme mariée pour mieux la rejeter ensuite. En fait, cet amour pour Jacques qui court tout au long des 800 pages des *Cahiers*, prend des formes successives et sert des buts changeants : exaltation et souffrance du don total de soi au début, sérénité d'un amour solide et certain ensuite, garde-fou contre Maheu et Sartre enfin. Peut-être que ce Jacques imaginaire, qu'elle aime depuis l'enfance (ils se sont promis en mariage à l'âge de huit ans), est une rampe, un appui qui lui permet de négocier ce virage en épingle à cheveu d'avec sa famille, son milieu ?

Quoiqu'il en soit, elle mobilise un répertoire amoureux assez proche de l'amour romantique<sup>39</sup>. Une expérience qui s'attache essentiellement à se délecter des émois et

---

<sup>38</sup> Ainsi après avoir vu Magda : « Il est un prétexte, j'ai toujours été devant lui seule, seule je reste », Ibid., p.635, dimanche 5 mai 1929.

<sup>39</sup> Voir par exemple Seidman Steven, *Romantic Longings : Love in America, 1830-1980*, New York, Routledge, 1991 et Houbre Gabrielle, *La discipline de l'amour : l'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge romantique*, Paris, Plon, 1997.

sensations du cœur en parcourant toute la gamme des possibles. Dans cette forme sentimentale et culturelle, la sexualité n'est pas absente mais, non autonomisée, elle se subsume dans les transports amoureux : les vibrations du corps font résonance à celles du cœur. Cette extase amoureuse n'est pas sans rapport avec l'expérience mystique, l'être cher est épuré, désincarné, placé plus haut que tout. Simone de Beauvoir voit d'ailleurs cette immersion totale dans l'amour de l'autre comme une expérience surtout féminine : « Pour moi aimer est cette douloureuse chose que Benda décrit et blâme, cette identification à l'autre, cette « compassion » totale –eux [les hommes], cela ne les entame guère, ne pénètre pas dans leur univers intérieur : un refuge, un plaisir, non une avidité d'âme ». Elle ajoute aussitôt : « Je ne peux, je ne veux renoncer à ces tortures et ces subtilités du cœur dont ils font trop bon marché<sup>40</sup> ». Et de fait, elle se délecte longtemps de ce goût solitaire pour Jacques : « Qu'il est bon de sentir en moi, cernant les contours de ma vie, cet immense amour, avec toujours ce même battement de cœur, ce drôle de petit mouvement dans ma gorge, et cette façon de respirer même, un peu différente lorsque je suis dans cet amour<sup>41</sup> ».

Cette longue expérience à sens unique est à rapprocher des romans qu'elle lit et qui forment l'essentiel de l'éducation sentimentale des jeunes filles : privées d'expériences réelles mais nourries de romans d'amour les jeunes filles rêvent beaucoup. *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier occupe ses réflexions sur l'amour, tout comme celles de son amie Zaza, qui a été elle aussi amoureuse d'un de ces cousins à 15 ans. Amour auquel ses parents l'ont forcée à mettre un terme. Cette dernière écrit d'ailleurs à Simone, combien ce livre l'a un temps influencé : « Aujourd'hui, je distingue nettement tout ce qu'il y a eu de forcé, d'artificiel, dans un sentiment entretenu pendant deux ans à force de volonté et d'imagination ».<sup>42</sup> Outre les rêveries éveillées et la littérature, les amitiés féminines jouent également un grand rôle dans l'éducation sentimentale des jeunes filles de la bonne société<sup>43</sup>.

Avec Stépha, qui n'est pas à une aventure près, elle discute de ce qu'elle appelle « l'amour physique » et de la place qu'il convient de lui donner. « Je n'ai aucun mépris ; je ne méprise pas ce que je fais de mon plein gré ; mais je veux que ce soit de mon plein gré, un don de mon corps que ferait mon cœur, non à cause d'un trouble appel venant du corps lui-même ; je haïrais toute caresse seulement charnelle. Et puis pourquoi m'occuper de ce que si

---

<sup>40</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, 29 juillet 1927, p.385.

<sup>41</sup> Ibid., 27 septembre 1928, p.464.

<sup>42</sup> Lacoïn Elisabeth, *Zaza: Correspondance et carnet d'Elisabeth Lacoïn (1914-1929)*. Paris, Seuil, 1991, lettre du 3 septembre 1927, p.101.

<sup>43</sup> Ce thème encore peu exploré dans l'historiographie française a été bien mis en valeur pour les femmes victorienne, voir Marcus Sharon, "L'amitié entre femmes dans l'Angleterre victorienne," *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol.53, n°. 4, 2008, pp.32-52.

totalément j'ignore ? parce que peut-être d'autres ne l'ignorent pas ? mais il faudra que beaucoup d'eau passe sous les ponts avant que ce que je vois m'oblige à modifier cet univers que j'ai créé et où je vis. C'est tellement autre chose !<sup>44</sup> » Ces quelques mots montrent combien les valeurs que la jeune Beauvoir croit être les siennes sont en fait celles de son milieu et de son genre : la hiérarchie cœur/corps ; la méfiance du « trouble appel » nécessairement animal voire bestial ; le « don » que les femmes font de leur corps ; et la valorisation de l'ignorance. En matière de sexualité, Simone de Beauvoir n'a pas encore fait ses armes contre les « barbares ».

### **L'apprentissage du genre et du sexe.**

Dans la grande majorité des pages de son journal, Simone de Beauvoir est un « je », un sujet libre et autonome qui n'a ni sexe, ni genre. Elle a plutôt une haute estime d'elle-même, mais traverse parfois des épisodes dépressifs où elle perd toute confiance. Elle a un appétit de vivre inextinguible, une soif d'absolu en toute chose, un tempérament entier, excessif parfois.

Elevé en serre toute son enfance, confinée dans le milieu exclusivement féminin du cours Désir, ses contacts avec les hommes sont rares hormis son père, ses vacances beaucoup plus libres dans les maisons familiales de Meyrignac et de la Grillère et son amitié passionnée avec le cousin Jacques. Cette homosociabilité ne lui pèse pas. Elle aime les femmes avec lesquelles elle développe des liens profonds. Elle se montre très sensible à leur apparence, leur toilette, le charme de leurs gestes, leur beauté. « Charmante » est un mot qui revient souvent sous sa plume. Elle a besoin d'échanges intimes, sincères et réguliers, avec elles. A l'heure où elle écrit ses *cahiers*, l'amitié amoureuse avec Zaza appartient plus au passé qu'au présent où cette dernière n'est plus qu'une étoile dans une plus vaste constellation : Poupette, Mlle Mercier, Mlle Blomart, Josée, Stépha, etc. Mais on sait que Zaza a compté énormément dans son passé : comme elle le fera ensuite avec le cousin Jacques, elle l'avait placée très haut, se sentait gauche à ses côtés, s'ingéniait à attirer son attention, à lui plaire, était souvent déçue de ne pas compter plus pour elle. Un soir de désespoir (Jacques encore !) elle fait d'ailleurs ce parallèle : « Il faut que je me résigne : pour moi toute amitié sera une sanglante lutte. Enfant, comme je souffrais déjà d'un mot, d'un regard de Zaza ; je ne me croyais pas

---

<sup>44</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, 5 octobre 1928, p.475.

aimée ; sans cesse je craignais de l'importuner ; je connaissais déjà de fiévreux martyres... moins qu'aujourd'hui certes : aucune commune mesure »<sup>45</sup>.

Pendant ses études supérieures qui lui ouvrent enfin des espaces de mixité, Simone s'attache à nouer des amitiés avec des hommes, Merleau-Ponty, Pontremoli et Gandillac d'abord, puis Maheu et Sartre. Simone de Beauvoir a toujours dit et écrit que pour aimer, elle devait se sentir dominée, se croire placée devant un être supérieur. C'est, on la vu, la matrice de son amour pour Zaza ou pour Jacques, ce sera aussi celle de son amour pour Sartre. Faut-il y voir la transposition séculaire du schéma chrétien ; le pécheur prosterné devant son Dieu infiniment miséricordieux ? C'est possible, Simone a été profondément et passionnément croyante jusqu'à se que sa foi se délite peu à peu durant son adolescence. Ce schéma vertical est aussi celui du genre et de l'hétérosexualité ; les couvents et les sœurs y préparent fort bien. Les jeunes filles sont élevées pour s'oublier elles-mêmes mais aimer et servir leur futur époux. C'est ce que Françoise sa mère a fait, c'est ce qu'elle a enseigné à ses filles, et c'est ce que la jeune Beauvoir envisage pour elle-même. Elle s' imagine en Mme Champigneule, élevant leurs fils pour qu'ils ressemblent à leur père. Mais déjà une inquiétude : faudra-t-il renoncer à l'étude ? à l'action sociale ? : « Pour lui évidemment, à supposer qu'il m'aime (...) la question ne se pose pas , il m'introduira dans sa vie, simplement, mais rien ne sera changé. Moi, c'est tout moi-même que je joue ! »<sup>46</sup>. Au fur et à mesure qu'elle progresse dans ses études, que se fortifie son goût du travail intellectuel et qu'elle découvre l'ampleur de ses propres capacités, le dilemme s'installe, douloureux. Ses aspirations contreviennent à son destin : « Ce besoin qui me prend parfois de réaliser moi aussi une œuvre au lieu de consacrer ma vie à ce que lui puisse en réaliser une ; une vraie souffrance »<sup>47</sup>.

Elle résout alors la contradiction en s'aménageant une identité hybride, au carrefour du genre féminin et masculin. Par son cerveau, elle se pense masculine. Le génie, la « pensée virile » sont encore vues comme des apanages masculins qu'elle s'octroie grâce à son exceptionnelle réussite universitaire. Son père, puis bien d'autres dont Sartre, affirme qu'« elle a un cerveau d'homme », elle le prend comme un compliment. Mais elle ne veut pas renoncer au cœur, aux sentiments, placés du côté féminin depuis les Lumières au moins. « Et puis mes chers amis, vous n'aimez pas les jeunes filles, mais songez que non seulement elles ont une raison à satisfaire, mais un cœur lourd à comprimer. Et en cela je veux rester femme,

---

<sup>45</sup> Ibid., p. 118, 14 octobre 1926.

<sup>46</sup> Ibid., p.141, 23 octobre 1926.

<sup>47</sup> Ibid., p.226, 16 décembre 1926.

plus masculine encore par le cerveau, plus féminine par la sensibilité » écrit-elle<sup>48</sup>. Cette solution lui permet d'envisager l'avenir plus sereinement, elle s'appuie aussi sur l'identité d'intellectuelle, alors même que celle-ci n'est guère encore socialement établie : « Oh ! je vois bien ma vie maintenant : non l'action, le professorat ou quoi que ce soit. Mais une recherche passionnée, éperdue. Nul amour n'effacera cela. Si je me marie, il faudra prendre ma philosophie avec moi. C'est cela l'essentiel, tellement que pour le posséder j'accepterai presque de ne point me marier »<sup>49</sup>.

Par là, elle introduit le « trouble dans le genre » et se procure beaucoup de plaisir dans les jeux hétérosexuels de séduction. Au retour d'une soirée très agréable chez Maurice Merleau-Ponty elle s'épanche : « Oh ! me sentir aussi femme et plus épanouie même qu'aucune des femmes présentes, me sentir des gestes aisés et un visage vivant de jeune fille ; et cependant, être au milieu des ces hommes un homme qu'ils traitent avec le même sérieux, la même droiture et à peine une précieuse nuance de déférence, mettons plutôt : d'étonnement charmé de me trouver, sous une robe de soie, semblable à eux »<sup>50</sup>. Elle se grise d'être au centre d'une petite cour de normaliens, Galois, Gandillac, Maheu, Merleau-Ponty et d'autres encore qui l'abordent et l'entourent à la Bibliothèque nationale, à la Sorbonne ou dans les jardins du Luxembourg. Elle apprend à maîtriser les menus codes du flirt tout en respectant les normes de genre. A la BN, elle désire et provoque la rencontre avec un étudiant (Daniel Galois), en restant dans son rôle apparemment passif de femme. « La journée passe, Stépha voudrait que je sorte à cinq heures avec elle, mais quelqu'un est là, derrière, lisant en avançant un peu la lèvre, ce qui donne un air méchant et fournit la surprise exquise de le voir, au premier regard, se transformer en un accueil qui ne demande rien. Alors avec l'espoir d'oser mon désir, je dis non à Stépha (...). Je lis Boutroux et j'attends ma chance. Ma chance est venue. J'ai bien guetté, à six heures moins le quart je me lève et je reporte mes livres en observant derrière moi quelqu'un qui ne bouge pas ; je m'attarde tant à prendre une cote que le voilà auprès de moi »<sup>51</sup>. Au printemps 1929 elle voit ainsi son avenir de femme : « Je ne désire pas une existence éclatante, mais l'amour, quelques beaux livres, et quelques enfants avec des amis à qui dédier mes livres et qui apprendront la poésie et la pensée à mes enfants<sup>52</sup>. »

---

<sup>48</sup> Ibid., p. 374 19 juillet 1927

<sup>49</sup> Ibid., p.387 29 juillet 1927.

<sup>50</sup> Ibid., p.566, 27 décembre 1927.

<sup>51</sup> Ibid., p.569, 28 décembre 1928.

<sup>52</sup> Ibid., p. 650, 13 mai 1929.



Il ne faudrait pourtant pas conclure à l'égalité des sexes dans ce petit milieu parisien étudiantin. Les normaliens que Simone de Beauvoir fréquente sont les graines de l'élite littéraire de demain. Ils sont passés par les meilleurs lycées parisiens (Louis Le Grand, Henri-IV), ils sont imbibés des humanités classiques qu'elle-même a découvertes sur le tard, ils appartiennent à cette pépinière d'intellectuels qu'est alors l'École de la rue d'Ulm<sup>53</sup>. Elle aussi se voit comme intellectuelle, mais l'identité au féminin est bien floue, tandis qu'au masculin elle est à son apogée<sup>54</sup>. Ce qu'aime Simone -et le pluriel de ses toques le montre bien-, c'est moins l'un ou l'autre que ce qu'ils incarnent chacun à leur manière : la liberté, l'individualisme, l'anticonformisme, la certitude de leur génie et de leur futur d'écrivain. Rêve-t-elle d'être comme eux ou plutôt d'être la femme d'un tel homme ? Un peu des deux sans doute. Si Sartre la fascinera plus que les autres, c'est parce qu'il s'est déjà résolument engagé dans ce chemin là.

Pourtant « le trouble appel » parle encore fort peu en elle : il survient lorsqu'elle danse au Jockey, lorsque Maheu l'effleure dans ses gestes d'affection appuyée, au total bien peu de chose. Parallèlement elle prend conscience au contact du même Maheu des chaînes qui la brident. « Ah ! rompre à jamais avec les déformations catholiques, avec l'inquiétude romantique, avec le culte de la tristesse, les détester, les piétiner<sup>55</sup> ».

L'initiation viendra donc de Sartre. Ce dernier, à la différence d'un Merleau-Ponty, d'un Galois, d'un Maheu, ne fait pas d'entrée remarquée dans les pages de son journal. Elle note de temps à autre sa présence avec indifférence, elle orthographie mal son nom (Sarthe), la première fois qu'elle écrit deux mots sur lui c'est pour souligner qu'elle n'aime pas son « oeil faux » et la seconde pour refuser le rendez-vous qu'il lui propose « aussi enverra-t-on Poupette mardi pour se payer sa tête, et ce sera bien fait<sup>56</sup> ». Après l'écrit de l'agrégation elle prépare l'oral et sort beaucoup avec Sartre, Nizan et Maheu jusqu'à ce que ce dernier apprenne son échec et parte rejoindre sa femme en vacances. Et en deux semaines, elle est subjuguée : il lui dit des choses « pénibles » sur le mariage, la trouve « moins cultivée qu'instruite » et la perce à jour : « trop de rire est énervement, et cet énervement souvent chez une petite fille pure vient de se sentir soudain femme en compagnie d'hommes<sup>57</sup> ». Contrairement à Maheu, si délicat, il la tient serrée contre lui, elle en est choquée, lutte contre

---

<sup>53</sup> Sirinelli, Jean-François, *Génération intellectuelle : khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988.

<sup>54</sup> Voir sur l'histoire des intellectuelles, Racine Nicole et Trebitsch Michel (dirs.), *Intellectuelles : du genre en histoire des intellectuels*. Paris et Bruxelles, Complexe et IHTP-CNRS, 2004. et *Clio*, *Intellectuelles*, n°13, 2001.

<sup>55</sup> Beauvoir, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, p. 626, 27 avril 1929

<sup>56</sup> Ibid., p.824, 24 avril 1929 et 704 22 juin 1929

<sup>57</sup> Ibid., p.745, 22 juillet 1929.

ses préjugés puis décide de lui faire confiance et « écoute silencieusement l'émotion d'être serré contre lui, confiante<sup>58</sup> ».

Les débuts de leur liaison n'ont rien à voir avec un coup de foudre (elle a alors 21 ans). Lors de son départ après les dix jours qu'il est venu passer à proximité de la Grillère, elle ressent « une sorte d'allégresse, comme d'une grande libération après ces heures de trop doux abandon »<sup>59</sup>. Elle soupèse et compare Jean-Paul, René et Jacques. Ce dernier, mythique et mutique, semble l'emporter encore et toujours. Elle ne sait que faire. Elle décide de ne rien décider. « Ce n'est pas entre deux amours que j'hésite. J'hésite devant l'amour. J'ai peur. J'ai toujours eu peur »<sup>60</sup>. Ce n'est qu'après l'annonce du mariage de Jacques qu'elle accepte pleinement Sartre.

De ses premiers pas dans la sexualité, elle n'écrit pudiquement que quelques phrases sibyllines dont rien ne peut être déduit de leurs pratiques. Par la suite, elle dira à sa biographe américaine Deirdre Bair : « c'est l'argot américain qui décrit le mieux les choses -heavy petting. C'est-à-dire tout, sauf coucher ensemble<sup>61</sup> ». Dans les champs près d'Uzerche se succèdent discussions, jeux et caresses. Par rapport aux fiançailles en usage, la progression est rapide : le deuxième jour « elle accepte sans gêne le léger trouble d'être entre ses bras » ; au sixième jour, il lui fait un baiser « si léger » ; au septième des baisers, des « câlineries » ; au dixième et dernier jour, des mots qui « brûlent » et l'« éveil de ce corps, éveil de cette femme à qui nul n'avait parlé comme à une femme. Emois d'entendre dire pour la première fois de tels mots, pour la première fois de reposer entre les bras d'un homme, docile, perdue de tendresse et du désir de se donner toute<sup>62</sup>. » Un mois et demi plus tard à Paris, dans la petite chambre qu'elle s'est aménagée chez sa grand-mère, ils iront plus loin. Les rôles sont classiques : il initie des jeux et des caresses, elle s'abandonne peu à peu, avec parfois quelques mouvements de « mauvaise humeur », quelques craintes, vite surmontées. Bien qu'ils soient très amoureux l'un de l'autre, l'inégalité est bien là, multiforme. Elle ne sait presque rien de son propre corps et de ses désirs ; il a plusieurs expériences à son actif. L'amour est la grande affaire de sa vie ; il n'en fait pas autant cas. Elle doute encore de ses talents d'écrivaine ; il est convaincu d'avoir une grande œuvre à produire. Aussi a-t-elle « la certitude de son écrasante valeur<sup>63</sup> » ; tandis qu'il la voit comme « une petite fille ». Il ne lui

---

<sup>58</sup> Ibid., p. 743, 31 juillet.

<sup>59</sup> Ibid., p.757.

<sup>60</sup> Ibid., p.784, samedi 21 septembre 1929.

<sup>61</sup> Bair Deidre, *Simone de Beauvoir*, Paris, Fayard, 1991, p.169.

<sup>62</sup> Ibid., p.754-757, 21 août-1<sup>er</sup> septembre 1929.

<sup>63</sup> Ibid., p.758.

promet qu'un an, deux tout au plus et pas de vie commune. « Je vois clairement qu'il n'a pas besoin de moi, et que moi je reçois tout de lui<sup>64</sup> ». Le vieux schéma rejoue à plein.

Rétrospectivement elle aura un jugement plus critique de cette première expérience sexuelle. Elle écrira à Nelson Algren (sans doute pour lui faire plaisir) « sexuellement, ce ne fut pas une parfaite réussite, essentiellement à cause de lui, il n'est pas passionné par la sexualité<sup>65</sup> ». Mais pour l'heure, elle vit intensément son bonheur, ne regrette rien, sait qu'elle va souffrir, ne peut s'en prémunir, se donne toute entière, sans retenue. « Les journées ne sont que des ponts jetés entre deux présences ; ma raison d'être est son visage –rien ne compte, les livres me sont égal tout- il y a lui, et ce désir, ce désir. Je suis heureuse. Je sais plus clairement que jamais toute la force qu'exige un tel amour, le manque de sécurité, les menaces. Je sens comme une promesse définitive, comme le mariage comportent de repos, de douceur, de joie sans crainte, mais je sens que ceci est bien plus beau et que cela n'a aucune importance de souffrir les soirs où on est faible, que je ne donnerais pas ma place pour l'or du monde. Je suis ravie de moi, et je l'aime »<sup>66</sup>. En septembre 1929, sa projection dans l'avenir s'est modifiée, s'est épurée, enfants et mariage ont disparu : « En tout cas j'écrirai, je connaîtrai des gens, et j'aimerai bien fort<sup>67</sup> ».

Son écriture se fait plus brève, plus descriptive. Son septième *Cahier* qui va de septembre 1929 à octobre 1930 ne compte que 74 pages quand le précédent (septembre 1928-septembre 1929) en accumulaient plus de 300. Elle ne s'attarde pas sur le contrat morganatique renouvelable que Sartre lui propose. Le 25 novembre elle n'écrit que ces mots : « mort de Zaza »<sup>68</sup>. Visiblement son journal intime (qu'elle fait lire à Sartre) n'a plus la même fonction, les longues discussions avec son amant qu'elle appelle parfois le « psychologue » l'ont remplacé. C'est d'ailleurs le sort commun des journaux intimes féminins que d'être abandonnés ou transformés après la rencontre amoureuse<sup>69</sup>. Désormais elle sera avec Sartre ; pour le meilleur et pour le pire.

En franchissant le seuil de sa vie d'adulte, Simone de Beauvoir a jeté par-dessus bord bien des préceptes de sa bourgeoisie catholique natale : elle a perdu la foi, elle refuse le mariage conventionnel, si elle envisage encore des enfants, elle se promet surtout le travail

---

<sup>64</sup> Ibid., p.776.

<sup>65</sup> Beauvoir, Simone de, *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique, 1947-1964*, texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1997, p.218.

<sup>66</sup> *Cahiers de jeunesse*, p.817, 3 novembre 1929.

<sup>67</sup> Ibid., 27 septembre 1929, p. 789.

<sup>68</sup> Ibid., p. 824.

<sup>69</sup> Lejeune Philippe, *Le moi des demoiselles : enquête sur le journal de jeune fille*. Paris, Seuil, 1993.

intensif et exigeant de l'écriture et de la réflexion. Elle se lance à corps perdu dans une liaison hors normes, sans fidélité exclusive, sans « toujours » ni « jamais », ni même de vie commune. Autonome, indépendante économiquement, elle ne craint ni le commérage, ni la chute. A l'époque, son choix pourtant suffit à la faire tomber pour l'opinion commune dans la catégorie des traînées, des femmes légères, de mauvaise vie. Elle prend ce risque courageusement. Elle reste cependant pétrie par son éducation. Vierge, innocente et ignorante, elle accepte d'être « révélée » par le grand homme qu'elle s'est choisi et de se donner toute. Il lui faudra encore des années et d'autres relations pour se forger ses propres goûts et sa propre morale. Beauvoir ne s'est pas faite en un jour...

### **Bibliographie :**

- Bair Deidre, *Simone de Beauvoir*. Paris, Fayard, 1991.
- Beauvoir Simone De, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*. texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir ed. Paris, Gallimard, 2008.
- , *Diary of a Philosophy Students, volume 1926-27*. Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 2006.
- , *Journal de guerre : septembre 1939-janvier 1941*. éd. présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir ed. Paris, Gallimard, 1990.
- , *Lettres à Sartre. 1930-1939*. éd. présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir ed. Paris, Gallimard, 1990.
- , *Lettres à Sartre. 1940-1963*. éd. présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir ed. Paris, Gallimard, 1990.
- , *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique, 1947-1964*. texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir ed. Paris, Gallimard, 1997.
- , *Correspondance croisée : 1937-1940 / Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost*. éd. établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir ed. Paris, Gallimard, 2004.
- Beauvoir Hélène De, *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris, Gallimard, 2007.
- Beauvoir Simone De, *La force de l'âge*. Paris, Gallimard, 1972.
- , *La force des choses*. Paris, Gallimard, 1963.
- , *Tout compte fait*. Paris, Gallimard, 1972.
- Beauvoir Hélène De, *Une mort très douce*. 1964 ed. Paris, Gallimard, 1972.
- , *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre*. Paris, Gallimard, 1987.
- Chaperon Sylvie, "Haro sur le Deuxième sexe", dans Bard Christine (dir.) *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, pp.269-283.
- Chaperon Sylvie, *Les origines de la sexologie 1850-1900*. Paris, Louis Audibert, 2007.
- Galster Ingrid (dir.) *Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004.
- Hawthorne Melanie C, *Contingent Loves: Simone de Beauvoir and Sexuality*. Charlottesville, University Press of Virginia, 2000.
- Houbre Gabrielle, *La discipline de l'amour : l'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge romantique*. Paris, Plon, 1997.

- Houbre Gabrielle, "Demoiselles catholiques et *misses* protestantes: deux modèles éducatifs antagonistes au XIXe siècle," *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, vol.146, 2000, pp.49-68.
- Käppeli Anne-Marie, *Sublime croisade. Ethique et politique du féminisme protestant 1875-1920*. Genève, Zoé, 1990.
- Lacoin Elisabeth, *Zaza: Corespondance et carnet d'Elisabeth Lacoin (1914-1929)*. Paris, Seuil, 1991.
- Nizan Henriette et Jaubert Marie-José, *Libres mémoires*. Paris, Robert Laffont, 1989.
- Sallenave Danièle, *Castor de guerre*. Paris, Gallimard, 2008.
- Sevegrand Martine, *Les enfants du bon Dieu : les catholiques français et la procréation au XXe siècle*. Paris, A. Michel, 1995.
- (dir.) *L'amour en toutes lettres. Questions à l'abbé Viollet sur la sexualité (1924-1943)*. Paris, Albin Michel, 1996.
- Sohn Anne-Marie, "Les catholiques français entre abstinence et "apaisement de la concupiscence"", dans Eder Franz X, et al. (dirs.), *Sexual Cultures in Europe. Themes in Sexuality*, Manchester, Manchester university Press, 1996, pp.233-254.
- Rowley Hazel, *Tête-à-tête. Beauvoir et Sartre: un pacte d'amour*. Paris, Bernard Grasset, 2006.
- Seidman Steven, *Romantic Longings : Love in America, 1830-1980*. New York, Routledge, 1991.
- Sohn Anne-Marie, *Du premier baiser à l'alcove. La sexualité des français au quotidien (1850-1950)*. Paris, Aubier, 1996.